

LETTRE D'UNE SANS-DOT

Chère marraine, Regu hier votre petit mot dans lequel si affectueusement vous me reprochez de ne pas avoir répondu à votre dernière lettre ni à la demande un peu spéciale que vous y faisiez. Votre reproche, si onusé de bonté fut-il, m'a chagriné car je ne craignais rien tant que vous faires de la peine et m'a sorti de ma torpeur. Oui, chère marraine, votre petite "fée blonde," comme vous m'avez surnommée en un jour d'indulgence, était, ces jours derniers, engluée d'ennui, enlaidie dans le "spléen," puisque, pour exprimer ce mal spécial, il nous est indispensable d'employer un vocable étranger. Et le deuil dont je me sentais enveloppée, le manteau d'ennui et de tristesse qui me pesait aux épaules, était d'un poids tel que je ne me sentais même pas capable de le secouer pour vous répondre. Ce qui m'accablait ainsi? Je l'ignore. Est-ce la venue de l'automne, dont la rouille aux teintes déjà féériques rouge la verdure sombre des grands bois? Est-ce la pluie fine qui, sans cesse, bat mes vitres et tombe sans discontinuer, voile de grisaille tenue qui me masque l'horizon? Est-ce le chagrin de voir mes rêves écroulés? Est-ce celui de savoir que ceux que j'ai pu forger ne sont plus que chimères irréalisables? Est-ce le regret du foyer détruit ou de celui que j'avais espéré me construire? Je ne sais. On platôt c'est un peu de tout cela et d'autres choses encore que je pressens plus que je ne les ressens. Je viens d'aller à ma fenêtre et de l'ouvrir: la pluie, depuis quelques instants, a cessé de tomber. Les plantes du jardin sont ruisselantes de pluie, et chaque tige d'herbe retient un semis de gouttelettes; plus loin, les champs sont éventrés en longs sillons de terre grasse et brune, étalés leurs flancs ouverts, avides des semences des moissons futures et d'où sort une brume blanchâtre. Plus loin, le ciel et la terre se confondent en une même teinte grise, personne dans la plaine; par moments, du ciel, tombe un croassement plaintif, c'est une corneille qui passe, messagère lugubre. Brrr! il fait froid et ce spectacle de désolation m'embrume l'âme et le cœur. Je referme la fenêtre et vais m'assoir toute frissonnante près de la petite table boiteuse où sont rangées mes rares papeteries. Il est à peine cinq heures et déjà il ne fait plus clair. Allons, allumons notre petite lampe, compagne de mes travaux, de mes lectures et aussi de mes insomnies. Un peu de lumière et de gaieté entre dans la chambre et, sous le roud lumineux que l'abat-jour découpe sur la table, se détachent, nettes et blanches, les pages de votre lettre, sur lesquelles court, en longues ar-

beques allongées, votre écriture. Et, immédiatement, ces mots me sautent aux yeux: — Pourquoi ne te maries-tu pas? Pauvre et chère marraine, mais à quel point avez-vous pensé, en écrivant ces mots là? — Tu as, continues-tu, à peine vingt-quatre printemps, un front droit et proportionné où tes cheveux mettent comme une adorable mousse blonde, fine et soyeuse, les plus adorables yeux gris bleuté que je connaisse, avec de longs cils d'or, un nez quelque peu en trompette et qui a l'air d'inviter la pluie à entrer, c'est vrai, la bouche rouge et bien arquée, bien qu'un peu railleuse, le menton un peu trop rond mais qu'adoucissent deux gracieuses fossettes. Tu es de taille moyenne, plutôt grande, bien proportionnée, tu n'as point de ce que l'on appelle, tu es adroite, agile, tu es donc tout pour plaire!... Qu'attends-tu donc pour te marier à un brave et gentil garçon qui te rendra heureuse et me gratifiera bientôt d'un petit neveu que j'adorerai... Pourquoi ne te maries-tu pas?... C'est là le refrain de votre chanson. Est-il possible, chère marraine, que votre affection pour moi vous aveugle à ce point? Sans doute, et cela je puis bien vous l'avouer, entre nous deux, bien secrètement, ou plutôt entre nous trois, vous, mon miroir et moi, je ne suis pas plus mal qu'une autre, et j'ai le cœur aussi enclin qu'une autre à l'affection. Il ne me déplairait point de m'appuyer au bras d'un homme que j'appellerais mon mari et que j'aimerais. Oh! certes oui, je l'eusse aimé, mon mari, et de toute mon âme, de tout mon cœur, de tout mon être. C'eût été le bonheur de ma vie, que de me consacrer à mon foyer, à celui que j'eusse choisi, qui m'eût choisi. Plus d'une fois mon cœur a douloureusement tressailli, et mes yeux se sont emplies de larmes en rencontrant sur ma route des enfants de ma main à caresser les tresses blondes, joies et lumières du foyer, joies du cœur, joies que je ne connaisrais jamais. Et pourquoi, mou Dieu! parce que je suis "une fille sans dot".... Mon Dieu, oui, voilà le grand mot lâché: sans dot! Et j'ai regardé de l'éducation, je sais lire, compter, écrire, broder, jouer du piano, recevoir dans un salon, et bien d'autres qualités qui, sans argent, deviennent des défauts. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qu'était ma vie avant que la mort et la ruine, ou plutôt la ruine et la mort, l'une conséquence de l'autre, se soient abattues sur les miens et comment, en moins d'une année, je suis devenue orpheline, mon père mort d'un transport au cerveau dans les bras de ma mère en apprenant qu'il était réduit à la misère, et celle-ci le suivant de près dans la tombe. Et je suis restée pauvre, car je ne puis considérer comme une fortune les six cents francs de viager qui me restent. J'ai été recueillie par le frère de mon père et, depuis ce temps, je vis en ce trou de campagne, triste et solitaire. Mon oncle et ma tante sont bons pour moi, mais lui est absent toute la journée et rentre éreinté le soir. Quant à elle, bonne sans être affectueuse, elle a dans le fond quelque mépris pour moi. Je suis et serai toujours pour elle une... Parisienne, presque une bouche inutile. J'ai beau m'efforcer à rendre

service, faire la salle à manger, préparer les menus repas du matin, aider à la vaisselle, je suis toujours pour elle une demoiselle aux mains blanches et aux doigts fins. Et pourtant, si vous les voyez, mes pauvres doigts, marraine! Ils rongissent, s'épaississent et mes pauvres ongles se cassent à gratter le fond des assiettes. Et mes "affectueux," comme elle les appelle, avec quel mépris elle les considère! Vieux corsages de soie, draps avec dentelle, mouchoirs brodés, "vieux habits, vieux galons," débris des splendeurs passées, elle les prend du bout des doigts, dédaigneuses. Peut-on s'affablier d'oripeaux pareils au lieu de prendre de la bonne grosse toile, des lainages de tout repos aux couleurs criardes, mais solides. Ça ne l'étonne pas que papa se soit ruiné à s'acheter des colifichets semblables! Et ce sont là des coups d'épingle continuel qui, chaque jour, me crévent un peu plus le cœur. Dans le pays, tout le monde sait que je suis "la demoiselle sans dot".... Je ne me résignerai pas, d'ailleurs à épouser un paysan brutal ou un employé besogneux. Plais d'argent avec eux là, c'est fin de bonheur et commencement de coups. Je finirai vieille fille entre mon oncle et ma tante, qui sont bons mais maigres tout, et je reporterai mon affection sur leur fils. Ils sont bons, je le répète, car ils ne veulent pas toucher à mes rentes (!). J'en ai la libre disposition et en emploie une partie à l'achat de quelques "affectueux" et à leur faire quelques cadeaux, qu'on accepte en me grondant affectueusement. Vous voyez, qu'après tout, je ne suis pas trop à plaindre et que j'ai en simplement un accès de tristesse, sans rime ni raison, comme parfois tout le monde doit en avoir. Et pourtant non, chère et adorée marraine, je ne vous dis pas toute la vérité, je tourne autour de l'aven comme une chatte autour d'un pot de crème. Oui, ma morosité, mon ennui, ma nervosité, mon... spleen—appelez cela comme vous voudrez— a une raison. Tout comme les autres, j'ai eu mon petit roman, oh! bien petit, un roman de huit jours à peine, mais cela suffit pour faire bien souffrir. Je vais vous l'écrire bien vite, bien brièvement, car, rien que d'y penser, mon pauvre cœur s'opresse. Il y trois semaines, nous avons eu à loger un colonel et des officiers d'ordonnance, car, si j'ai bien compris, il remplissait les fonctions de général de brigade. Enfin, tout ce que je sais, c'est qu'il avait avec lui un capitaine et un lieutenant qui portaient au bras gauche un brassard bleu. Tous les soirs, ils mangèrent à notre table, à la prière de mes oncles et tante, flattés. Après dîner, on passait au salon, je servais le café, faisais un peu de piano (ma tante me blâmait plus alors d'avoir appris la musique), et après on causait. Nos hôtes nous avaient prévus qu'ils resteraient d'abord deux jours, seraient absents pendant trois, puis reviendraient dans le pays pendant cinq ou six jours, car c'était à Appleville que devait avoir lieu le combat final et la dislocation des troupes après la revue. Dès les premiers jours, le lieutenant se montra fort empressé auprès de moi, gai, attentif; il fit sur moi une certaine

impression. Il était jeune, brun, d'allure mâle, le front intelligent et l'esprit vif. Les deux journées pendant lesquelles il fut absent me sembleraient longues. Enfin, il revint. Je le vis encore arriver dans la cour sur sa grande jument bai; j'étais à la fenêtre, j'avais mis mon corsage bleu ciel—celui que jadis vous me disiez m'aller si bien—il n'était plus de la dernière coupe, mais faisait encore son effet. Il arrêta net sa bête et, se courbant sur l'encolure salua avec une grâce parfaite. Je devins toute rose et eus à peine la force de lui répondre d'une légère inclination de tête. Le lendemain, jour de repos pour les troupes, il me donna le bras à la messe et sous caresses... comme deux oiseaux en liberté. Il a trouvé que nous avions les mêmes goûts en poésie, en art, en musique. Ce fut une journée et une soirée délicieuses, ainsi que les autres qui suivirent. Voyez-vous, chère marraine, j'ai, pendant quatre jours, vécu ma part de paradis sur terre. Je me rappelle encore que l'avant-dernier soir, quand nous quittâmes le salon pour gagner nos chambres respectives, comme ma tante minaudait avec le capitaine qui contait, tout bas, des histoires extraordinaires, paraît-il, mon lieutenant se courba comme pour saluer, me tourna légèrement la paume et me baisa le poignet à la française, un peu plus longuement peut-être qu'il n'eût dû le faire. Je crus défaillir et m'appuyai au chambranle de la porte. Ah! les jolis rêves roses que j'ai faits cette nuit-là, les courts moments où je pus dormir! "Il m'aime, il m'aime," me répétais-je sans cesse. Et mon imagination galopait, je croyais déjà être "madame la lieutenant." Le lendemain, après la manœuvre finale du matin, messieurs les officiers revinrent déjeuner tard et, sitôt le repas fini, mon oncle et le jeune lieutenant allèrent se promener au jardin. Mon cœur battait à se rompre. "Peut-être fait-il sa demande?" pensais-je. Et, toute joyeuse, je partis pour la ville, où tante m'avait demandé d'aller pour elle. J'allais, tout heureuse et éourante. Je me rappelle même que Mlle Isabeau, la bouquetière, m'a dit: — Comme vous êtes en beauté, mademoiselle Geneviève, vous sentez le bonheur aujourd'hui! Oh! oui, certes, j'étais heureuse. Quand je revins le soir, mon oncle me dit: — Tu mettras un couvert de moins. Le lieutenant Moraine est venu tout à l'heure. Il est commandé pour cette nuit et part demain, à quatre heures du matin, avec le premier échelon de dislocation. Il m'a prié de te présenter ses excuses. Je me raidis pour ne pas laisser voir la défaillance qui m'envahissait. — Mais il n'a pas parlé de cela à déjeuner. — Non, nous avons causé longuement. Puis il a pris congé de moi et, une demi-heure après revenait, tout essouffé, m'annoncer son départ. — Ah! mais de quel aveuglement donc causé! vous aviez l'air bien ensemble. — Nous avons parlé de tout, de l'avenir des officiers, de la nouvelle loi du ministre sur le mariage des officiers, des réformes qu'il a faites... nous avons même parlé de toi. — De moi? Et mon cœur se mit à battre violemment. — Oui, je lui demandais si la loi autorisant les officiers à se

marier avec des personnes sans dot avait été bien accueillie. Il m'a répondu que oui, en général, mais que, pour sa part, il trouvait cela un peu absurde et qu'il était relativement pauvre et ayant des goûts assez dispendieux, il n'épouserait qu'une jeune fille ou une jeune femme lui apportant une grande fortune. Je me rappelle qu'à ce mot il m'a dit: "Ce n'est sans doute pas le cas de mademoiselle votre nièce qui, elle, doit posséder une jolie aisance." Je lui ai répondu que, malheureusement, tu n'avais aucune fortune. Puis nous avons parlé d'autres choses nous nous sommes quittés peu après. — Bref, c'est un cœur de dot! si je dit en me contraignant à sourire. — Et il n'a pas tort! a répondu mon oncle. Je suis remontée dans ma chambre. Et là, j'ai pleuré, étouffant sous l'oreiller le bruit des sanglots. Ah! le lâche, pourquoi m'avoir courtisée ainsi! Il me semble que son baiser brûle encore mon poignet... ponah! Ah! pauvre de moi, pauvre sans dot! Et voilà, chère et douce marraine, pourquoi votre petite "fée blonde" est si triste. Tout est gris en moi comme le temps et il pleut sur mon cœur comme il a bas il pleut sur la campagne. Mon âme est en désarroi et il ne faut pas m'en vouloir. Mon rêve git devant moi, les ailes brisées, et il me semble que mon cœur se soit rompu. Avec le temps, tout cela passera et je me consolerais en aimant les enfants des autres, de celles qui auront eu... une dot. Je vous embrasse de tout mon cœur meurtri. GENEVIÈVE.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris (France). Partent tous les jours à 10 h. A. M. Du quel No 43. North River, pied de la rue Morton. LA GASCOGNE, 7 décembre. LA BRETAGNE, 21 décembre. LA LOBBRAINE, 28 décembre. LA TOULOUSE, 4 janvier. LA GASCOGNE, 11 janvier. FRANK Y. ORFILA, Agent général de Sud No 215 rue Commaudat. L'Agent des Billets en Ville, 141 RUE ST-CHARLES. L'ILLINOIS CENTRAL. Vendra des billets pour l'aller et le retour à des taux réduits, les 21, 22, 23 Décembre. Pour renseignements complets voyez L'Agent des Billets en Ville, 141 RUE ST-CHARLES.

CHEMINS DE FER SOUTHERN PACIFIC. Chemin de fer et vapoteur. Texas, California, New York, Havana. CHEMINS DE FER PASSEZ VOTRE JOUR DE NOEL CHEZ VOUS. LE CHEMIN DE FER DE L'ILLINOIS CENTRAL. Vendra des billets pour l'aller et le retour à des taux réduits, les 21, 22, 23 Décembre. Pour renseignements complets voyez L'Agent des Billets en Ville, 141 RUE ST-CHARLES.

Feuilleton DE L'Abelle de la N. O. LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE Le Roman d'une Honnête fille. XIII SONNEZ, PANFARES! —J'en ai davantage, au contraire... J'essaie d'oublier, et

je ne peux pas... Dans quelques jours, sa beauté aura disparu comme sa raison... Elle est condamnée... Il s'emporta soudain, ferma la fenêtre, et, attirant Angèle au fond de la chambre, il continua: —Oui, elle est condamnée, comme je le suis moi-même... —Vous? Tout vous sourit... Je me demande un peu ce qui vous manque... Richesses et amitiés, vous avez tout ce qu'on désire... Et vous vous plaignez! Votre château est en fête, rempli d'invités heureux des plaisirs que vous leur ménagez. Demain, ils se répandront dans la campagne... La fusillade éclatera de tous côtés; les villageois diront:—C'est M. le comte et ses hôtes qui s'amusent. —Le soir, il y aura grand dîner. Vous sortirez la vaisselle armée de des Brévanes, et votre salle à manger resplendira, tandis que vos valets déboucheront le champagne. Je suis même certaine qu'il se lèvera au dessert quelqu'un de ces flatteurs maladroits qui cassent l'encensoir sur le nez d'un amphitryon et qu'il prononcera avec des prétentions d'orateur, un bout de discours en votre honneur. Ça ne peut pas manquer... Vous touchez donc au comble des prospérités. Vous avez même auprès de vous en ce moment une pauvre fille qui ne demande qu'à vous plaire et—regardez-vous dans une glace, mon cher comte—

vous lui montrez ce qu'on peut appeler une figure d'enterrement. Elle fit une grimace de gavroche qui la rendait de plus en plus provocante, et lui demanda: —Pas vrai? Je m'en rapporte à vous. Pourtant je voudrais vous égarer et non pas vous tourmenter. Vous aurez beaucoup de monde demain. —Beaucoup. —Des voisins?... —Quelques-uns... M. Ville-dieu par exemple... —Je le connais...Très aimable...très bon compagnon... le meilleur ami du duc de Brévanes. Il n'a pas eu de chance non plus, ce pauvre garçon... La pendule sonna douze coups. —Minute, fit le comte, machinalement. Elle observa: —L'heure des crimes! Ils se regardèrent. Il était blême. —Décidément, mon ami, reprit Angèle, je fais ce que je peux pour vous distraire et amener un sourire sur vos lèvres et je ne peux pas y réussir... Est-ce ma faute? Elle était divinement gracieuse. Ses yeux contenaient des larmes, ses lèvres appelaient les baisers. Il murmura: —Non, ce n'est pas votre faute; mais je ne sais ce que j'ai cette nuit. Mille caresses me tourmentent...Des souvenirs m'ac-

cabient, très douloureux. Je n'ai pas le cœur à la joie...et pourtant je suis heureux de vous avoir près de moi...Dormez!... Il se jeta sur un canapé et attendit. La belle blonde se glissa dans le lit où quelques années plus tôt Jeanne Vernier avait passé sa dernière nuit d'amour, celle qui devait avoir une si triste fin. Le comte songeait: —Non, ce n'est pas ta faute! Si d'horribles souvenirs m'assaillent, si des rêves funèbres m'épouvantent, c'est la mienne! J'ai en tort de croire que je pourrais dormir dans ce château, aimer dans ce pavillon où j'ai apporté le denil. Le remords du mal que j'ai fait me poursuit et je ne peux pas le repousser... Dans ce lieu tout plein encore de mes victimes, j'étouffe... Il se leva. Angèle, qui feignait de fermer les yeux, l'entendit s'approcher d'elle et aussitôt elle se prit des lèvres qui effleuraient ses cheveux. Et une voix émue soupira à ses oreilles, tandis que sa respiration, égale et douce pouvait faire croire à un sommeil déjà commencé: —Dors, toi qui peux dormir. Il s'étoigna d'un pas lourd. La porte de la chambre se ferma, puis celle du vestibule et alors elle resta seule. Elle se redressa à demi et dans l'obscurité qu'une simple

villonne dissipait, elle se dit: —Je sais bien pourquoi tu ne peux trouver ni paix ni sommeil. C'est parce qu'il me tait tout ce que tu fais. Si d'autres peuvent les oublier, toi, tu ne les pourras jamais! Et avec son indulgence de bonne fille, elle ajouta: —Si encore il s'en repentait! Il s'en allait dans la nuit, éclairé seulement par la pâle clarté qui tombe des étoiles, courbé comme un vieillard, en se repénant: —J'ai en tort de venir ici... mais où trouverai-je jamais le repos? La folie de Marietta avait été pour lui le commencement de ses désastres. C'était le coup de vent qui fait dévier le bateau de sa route et le jette sur les rochers de la côte. Il ne savait plus de quel côté se tourner, ni à qui avoir recours pour retrouver un peu de calme et de décision. Ni le jeu, ni les fêtes, ni les jouissances de l'amour auprès de cette ravissante demi-mondaine qui se montrait pour lui d'une complaisance si gracieuse, si féline peut-être, n'avaient le pouvoir d'écarter les visions sinistres dont il était obsédé depuis cette catastrophe. Le parc était désert. Les bêtes sauvages seules et circulaient au milieu des ténèbres avec des bruits inquiétants, des allures cauteluses, des froisse-

ments de branches qui lui donnaient des frissons. Il fit un long détour pour éviter le carroufol où son cousin André était tombé sous les balles du misérable sabotier. Da reste, cette promenade nocturne lui faisait du bien. Il marchait tête nue et l'air humide rafraichissait son cerveau brûlé par la fièvre. Un moment il eut la pensée de retourner au pavillon pour y rejoindre cette adorable Angèle dont la beauté l'impressionnait vivement, alors qu'il n'avait voulu s'en faire qu'un jouet et une distraction. Il eut honte de ce qu'elle pouvait considérer comme une faiblesse et il continua son chemin. Il arriva enfin aux communs, dans cette chambre qu'il s'était choisie et qu'il avait habitée jadis, aux jours de sa jeunesse, alors que sa conscience était si tranquille et que l'avenir devait lui paraître si beau. Deux heures du matin sonnaient à la pendule. Il jeta ses habits sur le tapis et se glissa dans son lit où il ne parvint à s'endormir qu'aux approches du jour. Lorsqu'il se redressa en sursaut, le soleil pénétrait à flots par ses deux fenêtres; des voitures circulaient aux environs et les piqueurs qui avaient attendu le réveil du château connaissaient la diane, comme aux matins des grandes chasses à courir.

Lucien ouvrait la porte en disant: —Je ne pensais pas trouver M. le comte dans cette chambre. Il ne répondit pas. Lucien continua: —Un temps superbe! Les invités de M. le comte ont de la veine. —Ils sont debout! —Quelques-uns. M. de Cany et M. de Saint-Jean sont allés à l'étang neuf tirer des canards... Ils ont le diable au corps, sans le respect que je leur dois. Les autres commencent à sortir de leurs quartiers. Tout le monde semble de belle humeur. Ça se comprend... —Tu es allé là bas? —Au pavillon de feu M. le duc. —Oui. Lucien en fit un sourire égrillard. —Pas encore... On doit y dormir à poings fermés... Une bien charmante jeune femme, monsieur le comte... Qui sourit! Je n'ai jamais rien vu de mieux... La brune de Trouville était aussi une merveille, une vraie... Le comte l'interrompit brusquement. —Labrouse?... demanda-t-il. —Il s'occupe d'organiser son affaire. —Il a son monde?... —Quarante saboteurs... Il paraît que vous aurez un tableau très distingué... Il s'en flatte... La suite à dimanche prochain.

THE MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO. CHARBON GROS ET DETAIL. HOTEL AGNEW. Remede du Moment.